

jeune fille avait été franchie par lui au lieu de l'être par elle. En élevant sa maîtresse jusqu'à lui-même, Arthur eût aimé cette élévation comme son ouvrage, et sa vanité eût trouvé son compte à cet acte de puissance; mais, au lieu de cela, il était pour ainsi dire descendu à l'amour de Louise: rien de solide ne le retenait donc dans cette passion de hasard qui l'avait séduit un instant.

D'ailleurs, à de très rares exceptions près, les alliances coupables et furtives ont peu de durée. L'homme est mobile de sa nature, et ses sentimens comme ses pensées ont besoin d'un joug pour s'arrêter. La fixité solennelle du mariage est peut-être la plus forte garantie de l'affection, parce qu'elle assujettit les désirs vagabonds et fait une obligation de la constance. Sans la règle morale qui lui rappelle ce qu'il doit faire, l'homme

est trop faible contre ses tentations, et la coupable subtilité des passions avait trouvé, bien avant les légistes, ce dangereux axiome: *Tout ce que la loi ne défend pas est permis.* D'un autre côté, dans l'union légitime, mille liens se forment qui peuvent remplacer ceux que le temps détruit; les souvenirs, l'habitude, la paternité, la communauté des misères et des prospérités, enfin, et par dessus tout peut-être, l'espèce d'assiette définitive donnée à la vie, la puissance de ce *qui est.* Au contraire, dans les passagères unions que nouent la passion ou le caprice, que reste-t-il après les difficultés brisées, la résistance vaincue et le désir satisfait? le plus souvent, l'embarras de relations dont on ne sait que faire et des souvenirs que l'on voudrait anéantir!

Arthur commençait à reconnaître toutes

ces vérités, et il eût voulu, pour beaucoup, échapper à sa liaison avec Louise; mais son refroidissement, loin d'arrêter la tendresse de la jeune fille, sembla l'accroître, comme si celle-ci eût espéré, à force de caresses, réchauffer ce cœur qui se glaçait sur le sien. C'était là, malheureusement, une tâche impossible; au lieu de ramener à elle son amant, ses témoignages d'amour l'éloignèrent davantage.

Alors elle devint triste et commença à pleurer en silence. Arthur, qui ne la visitait guère que par habitude et par pitié, s'impatienta de voir sans cesse ses yeux rouges et son front pâle. Cette douleur résignée l'irritait comme une accusation muette. Il le reprocha à la jeune fille, et, pour échapper à cet insupportable spectacle qui réveillait en lui des remords, il vint encore plus rarement.

Cependant Louise fut long-temps avant de croire à un malheur irrévocable : elle avait espéré d'abord dans ses doux reproches, puis dans le redoublement de sa tendresse, puis dans ses larmes; mais, quand elle vit que tout avait été inutile, le désespoir s'empara enfin de ce cœur souffrant outre mesure. La passion, qui avait été si long-temps patiente, se redressa furieuse; une de ces crises de colère qui enfièvrent les âmes les plus douces s'empara d'elle, et elle éclata en plaintes et en menaces.

Arthur, étourdi un instant, recouvra bientôt son sang-froid; il n'aimait plus assez Louise pour être juste; il ne voulut donc voir dans son emportement que la fureur capricieuse d'une femme de mauvais caractère; et, heureux de trouver l'apparence d'une insulte pour justifier son inconstance, il ré-

pondit froidement en lui proposant une rupture. Il avait compté sur la colère de la jeune fille pour le succès d'une pareille proposition; mais il fut trompé.

L'amour de Louise était plus grand que tout le reste. Au mot de rupture, son irritation tomba comme par enchantement; elle s'élança vers le jeune homme en poussant des sanglots; elle se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux, et, couverte de larmes, les mains tremblantes, elle le conjura de lui pardonner, d'avoir pitié d'elle et de l'aimer toujours.

Ainsi désappointé, attendri même malgré lui, Boissard fut forcé de dire qu'il oubliait tout et d'en revenir à ses anciens sermens.

Cependant cette scène lui donna une sorte

d'autorité; en consentant à pardonner, il eut l'adresse de se conserver l'attitude d'un offensé qui s'était montré clément, et de maintenir Louise dans la situation craintive et honteuse d'une graciée. Elle n'osa donc plus renouveler ses plaintes. Arthur profita de son silence forcé pour conquérir plus de liberté, et il en résulta, au bout de quelque temps, un abandon presque complet.

Cependant la résignation de la jeune fille n'était qu'extérieure, et si la querelle survenue entre elle et Boissard l'avait rendue plus timide à exprimer sa douleur, elle avait en même temps ouvert son cœur à toutes les tempêtes.

Jusque-là ses sentimens avaient été retenus dans de certaines bornes; mais, une fois

les barrières de la modération renversées, son ame sembla se précipiter en aveugle dans tous les délires. Elle chercha la cause du changement d'Arthur, et ne put la trouver que dans un nouvel amour. Alors la jalousie s'empara de tout son être et elle n'eut plus qu'un désir, qu'une pensée, qu'un projet : découvrir la nouvelle maîtresse de Boissard.

Malheureusement, l'isolement absolu dans lequel elle avait vécu lui rendait plus difficiles qu'à une autre les recherches qui auraient pu l'éclairer ; mais la passion la fit hardie et ingénieuse. Elle sortit davantage, elle interrogea, elle épia elle-même les démarches d'Arthur ; elle s'astreignit à lui paraître gaie lorsqu'il venait la voir, et lui fit des questions sur ses plaisirs, sur les lieux qu'il fréquentait, sur l'emploi de ses journées.

Hélas ! qu'il y avait loin de cette Louise si tourmentée d'une idée à la Louise riante et futile d'autrefois ! Comment ce changement s'était-il fait ? D'où étaient venus subitement à cette enfant tant de volonté pour souffrir, tant de fougue et de sérieux ? Qui peut le dire ? De pareilles transformations sont du nombre de ces mystères qui ne nous étonnent plus parce que nous en sommes trop fréquemment témoins, mais qui nous confondent lorsque nous cherchons à les sonder.

Du reste, on se tromperait en croyant que les caractères comme celui de Louise sont moins propres à recevoir les impressions turbulentes. La vie réelle a, au contraire, plus de prise sur ces esprits un peu vulgaires, et les passions communes les troublent plus facilement. Dans les hautes régions qu'elles fréquentent, les ames élevées échappent à

mille agitations qui remuent le monde inférieur ; elles souffrent des peines plus vives, sans doute, mais des peines différentes ; leur douleur même a quelque chose de saint et de grand qui apporte avec soi je ne sais quelle jouissance poignante. Leurs émotions ne les tourmentent point en détail, elles ne tiraillent pas l'une après l'autre chacune de leurs fibres, elles les foudroient d'un coup : aussi leur désespoir fait-il peu de mouvement ; il a un calme sublime. Il en est tout autrement chez les êtres qui ne dépassent point une certaine médiocrité morale. Leurs passions, plus attachées à la vie positive, s'y mêlent davantage ; elles s'expriment par l'action, elles sont plus bruyantes, plus visibles, plus intrigantes ; elles luttent avec les faits, elles s'exaltent à propos des circonstances journalières, elles peuvent même s'emporter aux actes extrêmes du suicide ou

de l'assassinat, parce que la brutalité maternelle leur va bien, mais il leur manque toujours une certaine grandeur que l'on trouve aux passions des âmes plus élevées. L'homme vulgaire et l'homme supérieur pourront tous deux se tuer de jalousie ou de désespoir ; seulement l'un mourra en silence et en secret, l'autre se brûlera la cervelle en plein jour, après avoir fait son testament et écrit une lettre de reproche à sa maîtresse.

L'amour de Louise pour Arthur, quelque vulgaires qu'en eussent été les causes, était violent et sincère. Les avantages d'élégance et de fortune qui avaient séduit la jeune fille étaient futiles sans doute, mais c'étaient les plus appréciés par elle, ceux pour lesquels elle avait toujours éprouvé le plus de sympathie : la fragilité des bases sur lesquelles s'était

élevé cet attachement ne l'avait donc pas empêché de grandir; car ce que Louise adorait dans son amant était ce qu'elle comprenait le mieux, ce à quoi aspiraient ses désirs.

Aussi sa douleur et sa jalousie ne furent-elles ni moins profondes ni moins délirantes qu'elles ne l'auraient été dans le cœur le plus poétique.

Dominée par son unique pensée, la malheureuse jeune fille arriva bientôt à une sorte de monomanie fatale qui la poussa en dehors de toutes les habitudes sensées. Le soir, elle sortait seule pour parcourir les rues où devait passer Arthur; elle attendait près de son hôtel l'heure de son départ, et, quand il paraissait en toilette de bal, elle se pâmait d'ivresse à le regarder, ainsi beau,

chantant et paré. Elle le suivait dans l'ombre, lui parlant dans son cœur et lui donnant mille noms de tendresse; elle arrivait avec lui jusqu'à la porte de l'hôtel où la fête l'attendait, et là, cachée dans un coin obscur, le cou tendu, les yeux fixés sur les fenêtres étincelantes de lumière, elle attendait des heures entières pour apercevoir, à travers le vitrage, une ombre qui ressemblât à la sienne.

Souvent, exaltée par ce long isolement et par la nuit, elle devenait le jouet d'une singulière hallucination. A force de regarder dans le bal par la pensée, le bal se déroulait réellement devant les yeux de son ame; elle y assistait, elle voyait tout, elle reconnaissait les visages et entendait murmurer les noms; elle apercevait de loin Arthur, dans la foule, arrêté près d'une jeune femme à laquelle il

semblait parler tout bas; elle le voyait se pencher vers elle avec mollesse, lui sourire de ce sourire enivré qu'elle lui avait vu autrefois; et la jeune femme, les yeux baissés et rougissante, écoutait en effeuillant son bouquet. Alors, oubliant que tout cela était un rêve, la malheureuse jeune fille poussait des sanglots étouffés, elle levait les bras avec désespoir vers le balcon lumineux, elle appelait Arthur, ou, accablée, s'asseyait sur quelque borne, la tête cachée dans ses mains, et versant un déluge de larmes.

Mais ses folles démarches ne s'arrêtèrent point là : bientôt sa passion devenant plus inquiète et plus hardie, elle ne se borna plus à suivre Boissard la nuit; elle l'épia pendant le jour, fréquenta les promenades où il avait coutume d'aller, et l'accompagna partout comme son génie, mais toujours de loin et cachée.

Sa douleur trouva même une sorte de charme à cette surveillance invisible et s'en fit une occupation. Il y avait en effet, dans cette poursuite étrange, quelque chose qui s'accordait bien avec les dispositions romanesques qui ne manquent jamais de se développer dans les cœurs malheureux.

Les choses en étaient là, lorsqu'une circonstance imprévue vint hâter la crise depuis long-temps préparée entre Louise et Arthur.